

SOCIÉTÉ ALKAN

alkan.association@voila.fr

Secrétaire :

François Luguenot
9 bis, avenue Médicis
94100 Saint-Maur-des-Fossés

luguenot.fr@voila.fr

Trésorière :

Sylvie Vaudier
35, avenue Ferdinand-Buisson
75016 Paris

<p>Bulletin n°54-59 septembre 2001 – décembre 2002</p>
--

Billet

JAMAIS notre bulletin n'avait connu un tel retard, à tel point que je me suis résolu à construire un numéro sextuple ! La dernière livraison, qui se composait déjà d'un numéro multiple, vous était parvenue il y a plus d'un an. La situation est assez simple : durant ces mois, je n'ai eu ni les disponibilités ni le goût pour maintenir le rythme de parution trimestriel, alors même que l'actualité en relation avec Charles-Valentin Alkan ne connaissait aucune faiblesse et que les découvertes se révélaient même plutôt riches. Peu nombreux sont ceux qui se sont inquiétés de cette absence prolongée de bulletin ce qui est plutôt positif : notre association est capable de traverser une passe silencieuse sans que notre cohésion paraisse en souffrir ce qui dénote une réelle solidité. Il serait cependant injuste d'oublier la belle *Journée Alkan* organisée par Gérard Auffray en mars 2002 : pour ceux qui ont pu y prendre part, ce fut un événement de premier intérêt.

Avouerai-je pourtant qu'une épître comme celle de Frank Lioni, s'inquiétant de mon mutisme et des raisons de celui-ci, m'a fait un particulier plaisir ? Il avait d'ailleurs bien compris à la lecture de la dernière feuille que ce bulletin trimestriel me pesait particulièrement.

Laurent Martin l'a déjà maintes fois souligné : notre santé est bonne mais fragile car notre activité ne repose que sur les épaules de quelques individus. Il serait vain d'épiloguer : tous ceux qui ont touché peu ou prou à la vie associative ont pu se convaincre que la belle égalité dans l'action est un mythe. D'ailleurs, même les membres les plus actifs de telle association seront les participants les plus passifs de telle autre.

Terminons sur deux notes optimistes. Le principal article de ce bulletin, écrit « à quatre mains » avec Thierry Savatier, vient combler tout un pan de la vie d'Élie Delaborde grâce à un grand nombre d'informations complètement inédites. Par ailleurs, j'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur quelques manuscrits qui éclaircissent presque complètement l'imbroglio du 3^e *Concerto da camera* de Charles-Valentin Alkan tenu pour perdu. J'en ferai un état détaillé dans le prochain numéro – et me garderai bien ensuite de conserver jalousement et stérilement le contenu de ces pages pour moi seul pendant des lustres, comme ce fut malheureusement le cas pour d'autres œuvres ces dernières années.

François LUGUENOT

Assemblée générale de décembre 2001

JE CONÇOIS combien, au lendemain de l'assemblée générale de 2002, il paraisse stupide de diffuser le compte-rendu de l'assemblée générale de l'année précédente. Je l'avais pourtant rédigé dans la foulée de notre réunion. Je le restitue en l'état, n'y ajoutant que quelques remarques en caractères italiques qui me semblent justifiées avec une année de recul.

Une fois n'est pas coutume : cette assemblée générale annuelle fut originale tant par ses participants que par les sujets abordés. Pour la première fois, nous avons le plaisir d'accueillir Alice Moneret, Frank Lioni et sa femme ainsi qu'Alexandre Montheillet.

Je brossai rapidement le panorama de l'année écoulée, en insistant sur quelques points. Tout d'abord sur les difficultés que je rencontre à assumer la rédaction de quatre bulletins par ans – *propos prémonitoire* ! Il faut sans doute s'attendre désormais à davantage de numéros doubles, à moins que les membres ne fournissent de la copie, ce qu'ils sont nombreux à promettre et rarissimes à concrétiser. C'est peut-être l'occasion de répéter un sempiternel refrain : nous sommes organisés en association, c'est-à-dire que chacun d'entre-nous est théoriquement autant que ses associés responsable de la bonne marche des affaires. C'est ce « théoriquement » qui pose problème ! Car dans la réalité, l'immense majorité des membres délègue à quelques-uns, voire à quelqu'un, le soin de faire tourner la maison. Laurent Martin a déjà maintes fois écrit que ce système n'est pas foncièrement sain et que surtout il n'est absolument pas pérenne.

Un autre sujet de préoccupation consiste dans la réalisation d'un site électronique, évoqué depuis plusieurs années. Je suis convaincu qu'il y a là un vide à remplir. Les sites électroniques mentionnant Alkan de façon plus ou moins développée sont tous fautifs, et souvent lourdement. De surcroît, notre bulletin trimestriel – et plus souvent semestriel ces derniers temps... – n'est pas le support adéquat de nouvelles qu'il importe de diffuser sans retard, telles les annonces de concerts. Cela dit, je n'ai pas les compétences et n'entends pas les acquérir pour réaliser un tel site. J'ai déjà fait appel aux bonnes volontés – sans aucun succès. *Depuis lors, Sylvie Vaudier a proposé de nous mettre en relation avec des personnes compétentes et c'est moi qui n'ai pas trouvé le temps de donner suite. Et puis... voir ci-dessous dans l'Actualité alkanienne.*

François Derveaux nous présente les dernières publications d'œuvres d'Alkan, à savoir : le premier mouvement du *Concerto* op. 39 et l'*Étude pour la main gauche seule*, cette dernière pièce

ayant été regravée. Ces partitions sont désormais habillées d'une belle couverture comportant la reproduction en noir et blanc du pastel de Dubufe. Voilà un rajeunissement bienvenu.

Gérard Auffray développe ensuite le projet de « journée Alkan » prévue pour le samedi 9 mars au Conservatoire de Saint-Maur-des-Fossés à côté de Paris. *On trouvera plus loin un compte-rendu de cet événement.*

En clôture de la réunion, Alexandre Montheillet nous présente un projet extrêmement original de scénographie centrée sur Alkan. J'avais un peu d'« avance » sur les autres participants car Alexandre Montheillet était venu me rencontrer il y a une bonne année, sur le conseil de François Sabatier, alors qu'il préparait son diplôme d'architecture. Cela dit, même avec davantage de recul, j'ai quelque difficulté à résumer son projet par ailleurs extrêmement intéressant et novateur. Le mieux serait certainement qu'il nous le présente lui-même dans un prochain bulletin. Disons qu'il s'agit d'une réflexion sur les moyens de mettre la musique d'Alkan en valeur en immergeant ses potentiels adeptes dans une enceinte construite autour d'un piano. Alexandre Montheillet dessine un bâtiment léger et démontable, susceptible de s'adapter à des sites très divers, contenu entre un mur et un piano droit qui doit être joué par un pianiste. Le mémoire qui accompagne les esquisses présente un très vif intérêt : la réflexion de l'auteur est riche et argumentée, elle prouve une belle et vaste culture et de nombreuses remarques justifieraient des développements. On souhaiterait que tous ceux qui écrivent sur le sujet aient une telle profondeur. Pour l'heure, je n'ai pas pris le temps de considérer les suites qu'on pourrait donner à ce projet, mais il me paraîtrait bien regrettable qu'on en reste là.

François LUGUENOT

Assemblée générale de décembre 2002

MALGRÉ le silence de l'année 2002, notre assemblée générale a réuni neuf personnes, dont Anny Kessous et Thierry Noël qui y participaient pour la première fois. Après l'introduction du président Laurent Martin, j'ai expliqué combien, durant ces douze derniers mois, j'avais dû faire face au manque de temps autant que de goût pour assurer la publication trimestrielle. La question se pose d'ailleurs de la périodicité « idéale » de notre bulletin, c'est-à-dire qui convienne à la fois au rédacteur – malheureusement au singulier – et aux lecteurs. Je ne suis pas sûr de revenir à la périodicité trimestrielle. Un numéro tous les six mois est considéré comme très satisfaisant.

Gérard Auffray présente son projet de deuxième journée Alkan, qui se tiendrait une nouvelle fois dans les locaux du conservatoire de Saint-Maur-des-Fossés le samedi 1^{er} mars. Son idée initiale, qui était d'organiser un concours de piano très libre, le public formant le jury, a été refusé par la direction du Conservatoire. Gérard s'est ensuite orienté vers une formule dans laquelle tous ceux qui souhaitent jouer Alkan sont les bienvenus sur scène. À cette fin, il a pris contact avec un grand nombre de musiciens et la décision finale dépendra du nombre de « candidats ». Nous vous tiendrons naturellement informés des détails de cette manifestation.

À son tour, Anny Kessous évoque ses projets à Metz. À la suite du concert qu'elle avait conduit (voir ci-dessous), le conseil général de Moselle lui a demandé de proposer quelques

projets plus étoffés centrés sur Alkan. Elle a rédigé une plaquette dans laquelle elle dessine d'intéressantes propositions de colloque, de concert, de pièce théâtrale et de concours. Après un premier engouement, le conseil général ne semble pas pressé de répondre – situation malheureusement trop banale.

Sylvie Vaudier présente les comptes, qui n'avaient pu être joints aux convocations, qui sont acceptés à l'unanimité. Elle expose ensuite les difficultés de paiement pour les membres étrangers : quand ils émettent des chèques, les frais que nous supportons sont prohibitifs et réduisent leurs cotisations à quelques euros. Il est finalement convenu :

- d'augmenter la cotisation de membre actif de 10 % soit désormais 22 euros ; c'est la deuxième fois que nous accroissons la cotisation depuis dix-huit ans ce qui paraît extrêmement raisonnable ;
- de maintenir la cotisation pour les étrangers au même niveau, soit 22 euros, à condition que le mode de paiement nous permette de recevoir effectivement 22 euros ! C'est-à-dire de payer exclusivement :
 - . par mandat postal adressé à Sylvie Vaudier *sans mention de l'association*,
 - . par eurochèque libellé à l'ordre de François Luguenot,
 - . ou enfin par coupon réponse international.

Le détail est fourni dans le bulletin de ré-adhésion. *Pour tout autre mode de paiement de l'étranger, le montant de la cotisation annuelle est porté à 30 euros.*

Il est enfin convenu d'organiser la prochaine assemblée générale à 18 heures 30 au lieu de 20 heures 30, ce qui semblerait convenir à davantage de personnes – et d'abord à notre hôte, François Derveaux, directeur des éditions Gérard Billaudot, qui nous reçoit toujours si aimablement.

François LUGUENOT

Actualité alkanienne

► La Journée Alkan du 9 mars 2002

Le projet longtemps caressé d'organiser une journée de concerts, de conférences et de rencontres autour de Charles-Valentin Alkan a enfin pu prendre forme grâce à la ténacité de Gérard Auffray. Je regrette d'autant plus que personne n'ait souhaité en faire la chronique ; en effet, je n'ai pu y prendre part.

Nous avons donc obtenu la mise à disposition de la salle de concert et des pianos du Conservatoire de Saint-Maur-des-Fossés dans le Val-de-Marne sous réserve que l'entrée fût libre. Bien qu'il s'agisse de la ville où j'habite, je ne suis pour rien dans cette combinaison : Gérard a enseigné la musique durant de longues années dans cet établissement ce qui lui a permis d'établir les contacts nécessaires.

Le programme qu'il avait arrêté était d'une vive originalité et il a permis à ceux qui ne connaissent pas cette musique de s'y initier avec plaisir. L'après-midi a commencé par un concert-conférence intitulé *Alkan à bâtons rompus* animé par Laurent Martin et Gérard lui-même qui me remplaçait avec verve et conviction si j'en crois les témoignages élogieux qui me sont

revenus. Comme je l'avais déjà fait avec notre président pour l'Association des médecins mélomanes, il s'agissait de brosser le portrait de Charles-Valentin, de sa vie et de son œuvre, en illustrant de pièces à la fois pertinentes et séduisantes. Laurent avait choisi pour l'occasion la *Grande Étude pour la main gauche seule*, les *Préludes* op. 31 n°8, 16, 20 et 23, les *Motifs (Esquisses)* op. 63 n°1, 4, 10, 37, 45 et 48, le premier des *Airs à cinq temps* et l'*Air à sept temps* op. 32 n°2, *Vaghezzza* et un *Chemin de fer* à couper le souffle.

Le deuxième volet, qui commençait à 16 heures, consistait en un concert d'une indéniable originalité : après la *Marche funèbre* op. 26 par Yann Ollivo et des extraits de la *Sonate de concert* op. 47 par Paloma Kouider au piano et Clément Biehler au violoncelle, on a pu admirer l'*Impromptu sur le Choral de Luther* op. 69 dans un arrangement pour deux pianos de Gérard lui-même, d'un effet saisissant. L'audition s'est terminée sur une improvisation d'Eric Degardin.

La journée s'est achevée sur un projet qui tenait à cœur de longue date à Gérard et qu'il nous avait exposé en détail lors de l'assemblée générale précédente : il avait distribué à plusieurs jeunes pianistes, tous anciens élèves du CNR de Saint-Maur, la partition de la totalité des 116 pièces « brèves » de Charles-Valentin Alkan, à savoir : *Les Mois*, les *Préludes* op. 31, les *Motifs* op. 63 et les cinq *Recueils de Chants*. Chacun avait dû en tirer la substantifique moelle, les quelques pièces pour lesquelles « il accepterait de se faire couper en morceaux » pour reprendre les mots de l'organisateur ! tout en ignorant le florilège des autres. L'idée directrice de l'organisateur est d'organiser une anthologie qui reflète vraiment le goût des pianistes et puisse puissamment participer ensuite à la promotion de la musique de Charles-Valentin. Hervé Kpotogbey a ainsi joué : *Une nuit d'hiver*, *Laus Deo*, le *Duettino* du 5^e *Recueil de Chants*, *Les Soupirs* et *J'étais endormie mais mon cœur veillait*; Karolos Zouganelis a jeté son dévolu sur : *Dans le genre ancien*, *Le Temps qui n'est plus*, *Un petit rien*, le 23^e *Prélude*, *Dans le genre gothique* et le 14^e *Prélude*; Yann Ollivo a choisi : *Promenade sur l'eau*, *Le Premier Billet doux*, *Notturmo-Innamorato*; Christophe Henry a brillamment clos le concert sur le *Duettino* du 5^e *Recueil de Chants*, le *Scherzetto* des 48 *Motifs*, la *Barcarolle* op. 65 et *Tempo giusto* du 3^e *Recueil de Chants*. Chacun a dû également ajouter *Vaghezzza* à sa propre sélection. Trois autres pianistes ont apporté leur concours : Muriel Caillet avec les deux premiers des 25 *Préludes* op. 31, Marielle Maurice avec les 12^e et 21^e *Préludes* et Vincent Eliot avec le 6^e *Prélude*. La diversité des interprétations et des points de vue a été jugée du plus grand intérêt.

Entre les trois parties, des rafraîchissements étaient proposés aux participants qui ont également pu se procurer des disques et le *Charles Valentin Alkan* publié chez Fayard. Je n'ai recueilli que des échos enthousiastes de cette journée qu'on voudrait pouvoir rééditer.

Et justement... Gérard Auffray annonce une deuxième Journée Alkan le samedi 1^{er} mars 2003 au même endroit. Parmi les étapes d'ores et déjà acquises, on mentionnera l'interprétation de tout le recueil des *Mois* et des deux mouvements centraux de la *Sonate de concert* op. 47 dans sa rare version pour alto et piano.

► Concerts passés

Au concert du 8 septembre 2001 à Whitstable en Angleterre, une élève de Ronald Smith, âgée de 16 ans, a joué *Le Tambour bat aux champs* op. 50 bis et la *Barcarolle* op. 65 d'Alkan.

Le 2 novembre 2001, Ronald Smith remplissait la chapelle du Fitzwilliam College de Cambridge pour un récital dont la deuxième partie était entièrement dévolue à Charles-Valentin, chaque pièce étant introduite par un lumineux commentaire de l'interprète : le premier des *Chants pour piano*, *La Chanson de la folle au bord de la mer*, *Les Regrets de la nonnette*, *Le Tambour bat*

aux champs et *Le Festin d'Ésope*. À la demande d'un auditeur, Ronald a joué la dernière des *12 Études dans tous les tons majeurs* op. 35.

Margit Haider-Dechant poursuit sans relâche son apostolat en faveur d'Alkan, ainsi qu'il ressort de son dernier courrier. En avril et en septembre 2001 elle a joué le *Concerto en ré mineur de Mozart arrangé pour piano seul avec cadences* par Alkan lors de plusieurs concerts donnés à Bangkok en Thaïlande, puis le 15 novembre à Vienne et le 23 novembre à Moscou. Elle a récidivé le 26 juillet 2002 à Pune (à l'est de Bombay) et le 9 août à New-Delhi en Inde. Elle a été invitée à donner des classes de maître à l'institut Gnnessyn de Moscou. C'est un excellent moyen pour sensibiliser les étudiants à la musique de Charles-Valentin Alkan ; le seul handicap est le manque crucial de partitions dans ce pays.

Nicolo Figowy nous signale que la pianiste Severin von Eckardstein a joué de nouveau la *Grande Sonate* op. 33 d'Alkan, accompagnée de la *Sonate* D 850 de Schubert le 22 juillet 2001 au 41^e Festival de Bad Hersfeld (au sud-est de Kassel). Le concert a été diffusé le 7 octobre 2001 par la Hessischer Rundfunk.

Le mardi 8 janvier, date de son anniversaire, Ronald Smith, devenu un invité légendaire des traditionnels *Lunchtime concerts* de Croydon, donnait un récital comprenant les *Trois Nouvelles Études* et les *12 Études* op. 25 de Chopin, la *Wanderer Fantaisie* de Schubert. Les alkaniens présents ont pu apprécier ensuite une somptueuse exécution de la dernière des *12 Études dans tous les tons majeurs* op. 35.

Le samedi 2 mars 2002, Jack Gibbons a fêté ses quarante ans par un concert au Sheldonian Theatre d'Oxford au cours duquel il a interprété des œuvres de Bach, de Liszt, de Gershwin, de Debussy, de Chopin et d'Alkan. Jack Gibbons relève d'un accident d'automobile en mars 2001 dans lequel il a failli perdre la vie. Rappelons qu'il semble avoir été le premier à jouer naguère l'intégralité des *12 Études dans tous les tons mineurs* op. 39 au cours d'un même concert.

Le jeudi 14 mars à la Purcell Room de Southbank, Steven Osborne a interprété le quatrième cahier des *48 Motifs* op. 63 d'Alkan, de même que la *Sonate* D 960 de Schubert.

Le mercredi 20 mars 2002 à 20 heures 30, dans la salle Robert-Schumann de Montigny-lès-Metz, se tenait un concert conçu et organisé par Anny Kessous sur le thème : *Trait d'union musical : concert autour des psaumes*. La première partie était consacrée au chant traditionnel de la synagogue, des églises orthodoxes, byzantines et latines. La deuxième partie était dédiée à la musique savante, de Martin Luther à Leonard Bernstein ; on a pu entendre des pièces de Luther, Scheidt, Bach, Goudimel, Le Jeune, Rossi, Schütz, Marcello, Halévy, Samson, Bernstein et l'*Hallelouyah* d'Alkan.

Le vendredi 22 mars 2002 à Bristol, Ronald Smith donnait un récital comprenant la *Chaconne* de Bach transcrite par Busoni, les *12 Études* op. 25 de Chopin, la *32^e Sonate* op. 111 de Beethoven, le premier des *Chants pour piano* et *La Chanson de la folle au bord de la mer* d'Alkan.

Le jeudi 11 avril 2002, au Queen Elizabeth Hall de Londres, dans le cadre des *Harrods international piano series*, Marc-André Hamelin interprétait la *Chaconne* en ré mineur de Bach transcrite par Busoni, la *Fantaisie* de Schumann, *Con intimissimo sentimento*, sept pièces pour piano qu'il a lui-

même composées et la *Symphonie* op. 39 d'Alkan. Le concert, qui a été diffusé sur Radio 3, a bénéficié d'une critique plutôt favorable, en particulier en ce qui concerne ses propres œuvres et la *Symphonie* d'Alkan.

Le 17 avril, le pianiste et compositeur Simon Ballard a inclus au programme du concert qu'il donnait au Palm Court Hotel d'Eastbourne *Les Regrets de la nonnette* et la *Barcarolle* op. 65 de Charles-Valentin Alkan.

Le mardi 30 avril 2002 à 21 heures, au Teatro Olimpico de Vicenza en Italie, Jean Guillou jouait le nouvel instrument à pédalier fabriqué par Luigi Borgato, dont nous avons déjà parlé dans ces colonnes, interprétant des œuvres de R. Schumann, F. Liszt, J. S. Bach, W. A. Mozart et de lui-même. Pas trace de la musique d'Alkan, malheureusement. Ajoutons que ce même pianiste-organiste a enregistré un disque avec ce même instrument.

Le jeudi 2 mai 2002, au Great Hall du King's College de Londres, le pianiste Jonathan Powell a interprété le *Concerto pour piano seul* d'Alkan et le *Concerto per suonare da me solo* de Sorabji. Ce concert prenait place dans une série de quatre manifestations consacrées à Sorabji.

Le 7 août 2002, au Holywell Music Room d'Oxford, Jack Gibbons interprétait *Funérailles* et *Bénédiction de Dieu dans la solitude* de Franz Liszt ainsi que la *Saltarelle* op. 23, la *Barcarolle* op. 65 et surtout le *Concerto* op. 39 de Charles-Valentin Alkan. Averil Kovacs qui assistait au concert en fut bouleversée. Non que techniquement tout fût parfait mais le pianiste paraissait ce soir-là comme possédé. S'il semblait devoir faire exploser son instrument lors des passages les plus puissants, les moments calmes dégageaient un charme extatique. Un de ces concerts d'exception qui laissent comme désespéré, à la fois comblé et orphelin de quelque chose d'indicible.

Au festival de Husum le 17 août à 19 heures 30, Steven Osborne a joué la 4^e suite des *48 Motifs (Esquisses)* op. 63 d'Alkan, suivie des *Zwei Märchen* op. 20 de Medtner, de *Processionnal* de Crumb, de 5 *Preludes* de Kapustin, d'*Improvisation on a Tune you will probably know quite well* d'Osborne lui-même, d'*Indiana* d'Oscar Peterson et des *13 Préludes* op. 32 de Rachmaninov.

Le lundi 16 décembre 2002, à 19 heures 45, Ronald Smith se produisait au Queen Elizabeth Hall de Londres, interprétant la *Wanderer Fantaisie* de Franz Schubert, les *12 Études* op. 25 de Frédéric Chopin, la *32^e Sonate* op. 111 de Ludwig van Beethoven, *Le Tambour bat aux champs*, *La Chanson de la folle au bord de la mer* et la dernière des *12 Études dans tous les tons majeurs* op. 35 de Charles-Valentin Alkan. En bis, il interpréta *J'étais endormie mais mon cœur veillait* et du Chopin. Le succès paraît avoir été ébouriffant. Averil Kovacs rapporte qu'à la fin de l'opus 111, il y eut un silence de plusieurs secondes avant que les spectateurs ne rompent le charme par des applaudissements ; j'ai connu il y a vingt ans une telle émotion, dans la même œuvre, interprétée par Alfred Brendel à la salle Pleyel à Paris. À plus de quatre-vingts ans, l'artiste a néanmoins été victime d'un léger malaise : il a terminé son concert mais a dû s'esquiver tout de suite après.

► Disques

Je voudrais tout d'abord indiquer que cette rubrique doit beaucoup à Donald Wagner qui m'a le premier signalé de nombreux titres et le moyen de me les procurer. Dans plusieurs cas, je connaissais de nom le disque en question mais je n'avais jamais été capable de le localiser. On

cherchera en vain certains enregistrements qui ont paru au cours de l'année 2002 : j'en réserve le commentaire pour le prochain numéro.

Les 12 Études dans tous les tons majeurs op. 35 par B. Ringeissen

HNH réédite progressivement sous le label Naxos les disques initialement publiés sous le label Marco Polo. C'est ainsi que nous retrouvons les *12 Études dans tous les tons majeurs op. 35*, *Le Festin d'Ésope* et le *Scherzo diabolico* de l'opus 39 interprétés par Bernard Ringeissen (Naxos 8.555495). Je n'ai rien à ajouter à ce que j'en écrivais lors de la parution initiale. C'est solide, sans faiblesse ; il y manque parfois l'étincelle qui enflammerait l'auditeur. Dans les deux extraits de l'opus 39, on ira plutôt vers Ronald Smith, Raymond Lewenthal, Marc-André Hamelin. En ce qui concerne l'opus 35, la situation est assez équilibrée avec Stephanie McCallum : si cette dernière réussit mieux à mon goût certaines pièces fulgurantes comme les troisième et quatrième études, le Français lui est supérieur dans la onzième par exemple.

Pianist est une nouvelle revue britannique, née au début de l'année 2002. Dans son deuxième numéro, on trouve sous la plume de Stephen Priest une recension de cet enregistrement du plus haut comique. L'auteur nous signale en effet que parmi ces douze études on trouve une symphonie et un concerto et que Bernard Ringeissen joue tout cela à la perfection. D'où je déduis que cet éminent critique n'a jamais écouté le disque et qu'il ne sait pas lire, puisqu'il confond l'opus 35, dont il est ici question, avec l'opus 39. Excusez du peu...

Les Esquisses op. 63 par Laurent Martin

Le prodigieux recueil des *48 Motifs op. 63* interprété par Laurent Martin est réédité dans les mêmes conditions (Naxos 8.555496). L'écoute de ce kaléidoscope me plaît toujours autant. Tout n'y est pas du meilleur Alkan, certes, mais les bijoux sont nombreux et, plus encore que dans le cas des *25 Préludes op. 31*, la succession des pièces donne un autre relief à chaque *Motif* que dans une anthologie.

Le journal allemand *Pizzicato*, dans son numéro d'octobre 2002, décerne à ce disque un « Supersonic », la distinction maximale. Le journaliste y voit un « authentique bijou » : il juge les pièces merveilleuses et l'interprétation proche de l'idéal.

La Grande Sonate op. 33 et la Sonatine op. 61 par Pierre Réach

Nouvel avatar pour cet enregistrement initialement paru sous le label Vogue en 1991. Cette fois il est publié sous la marque Arcobaleno (!), un éditeur belge semble-t-il, mais je n'en jurerais pas (Arcobaleno AAOC-94472). Le texte d'accompagnement de Brigitte François-Sappey a également été repris de l'édition originale. C'est une version sans surprise, qui a perdu un peu de son attrait depuis la réédition de l'interprétation de Ronald Smith et le disque de Marc-André Hamelin, tous les deux infiniment plus engagés. Le Français manque de feu, de passion et adopte des tempos insuffisamment contrastés. Souvenons-nous pourtant qu'en son temps, le premier enregistrement de la *Grande Sonate* par Pierre Réach pour RCA avait été une révélation pour nombre de mélomanes.

Le Concerto op. 39 par Mark Latimer

Le pianiste britannique Mark Latimer laisse paraître un enregistrement du *Concerto* pour piano seul d'Alkan (APR 5600). Cet interprète a fait parler de lui ces dernières années grâce à des programmes mêlant musique classique et jazz, une vieille lune qu'on pouvait croire envolée avec les années 1970 sauf chez les chanteuses et chanteurs ayant perdu leur voix. Commençons par la notice d'accompagnement dont Mark Latimer est lui-même l'auteur : elle s'ouvre sur « Alkan, ou plus exactement Charles Henri Valentin Morhange » – on croyait tout de même ce

prénom d'Henri définitivement envolé – ; plus loin, l'auteur lui donne cinq frères – au lieu de quatre – et deux appartements square d'Orléans – confondu avec la rue Daru – ; l'auteur parle d'Alexander Dumas – au lieu d'Alexandre –, de Georges Sand – au lieu de George – ou de Sacherverall Sitwell – au lieu de Sacheverell. Tout sera en fait du même acabit : un tissu de sottises. Dans un deuxième chapitre, intitulé *Apologia* – excusez du peu –, il sent la nécessité d'indiquer pourquoi il a cru bon de faire un disque à partir d'un concert public à Manchester. Et d'expliquer longuement qu'il s'agit d'un *pur* produit de concert sans aucun rafistolage ultérieur ce qui permet de respirer pleinement l'émotion de l'instant. Il ridiculise ensuite les produits aseptisés de studio dans lesquels le pianiste a l'outrecuidance de jouer toutes les notes ; ce qui lui permet de faire l'apologie de la fausse note jouée dans une louable intention, évoquant les mânes d'Alfred Cortot et d'Arthur Schnabel. Sachez que si vous prétendez entendre le *Concerto* d'Alkan ainsi qu'il vous apparaît dans la partition, vous êtes un cœur sec, vous n'avez aucune âme, vous ne savez qu'examiner la musique au travers d'un microscope ; dans votre cas il ne reste qu'une solution : l'enregistrement « informatique » de Nanasawa... Il est assez clair que Mark Latimer ne porte pas dans son cœur Ronald Smith, Stephanie McCallum ou Marc-André Hamelin qui ont l'audace ou la méprisable faiblesse de suivre la partition. On comprend mieux cet argumentaire quand on écoute l'abominable résultat sonore qui rappelle invinciblement les disques d'Osamu Nakamura. Le son nous saisit tout d'abord par sa laideur : on n'avait pas entendu un piano aussi métallique et agressif depuis bien longtemps. Ensuite, si l'on en juge par le nombre de fausses notes, les intentions du pianistes sont assurément innombrables. Quant aux nuances, elles sont malheureusement moins nombreuses : il ne connaît guère que *mp* et *ff*, régulièrement ponctuées de coups assénés avec une rare brutalité. Quant aux transitions, elles demeurent pour lui une *terra incognita*. Un sommet est atteint lors de la cadence du premier mouvement, en notes répétées alternées aux deux mains, qui est *complètement* ratée. Bref, ces 45 minutes de « musique » sont assommantes et épuisantes, d'une laideur abyssale. *Islamey* de Balakirev qui complète le disque est de la même eau. Heureusement que l'interprète a pris la précaution d'écrire qu'il ne recherchait ni le succès ni les critiques élogieuses : il ne devrait pas être déçu.

***Le Festin d'Ésope et la Saltarelle* par Igor Roma**

Si j'en crois le texte qui accompagne son disque, Igor Roma est un pianiste italien qui a remporté le premier prix du concours d'Utrecht en 1996 ; il poursuit aujourd'hui sa carrière aux Pays-Bas. Son premier disque, qui m'a été signalé par Donald Wagner, est extrêmement impressionnant ; il semble qu'il s'agisse d'une édition privée (IR 1). *Le Festin d'Ésope* est stupéfiant de netteté et de rigueur, s'approchant de celui de Marc-André Hamelin – ce qui ne signifie pas que je ne suis pas *aussi* sensible à d'autres visions peut-être plus poétiques. La *Saltarelle*, dont on ne possédait jusqu'alors que l'interprétation assez tiède de Bernard Ringeissen, passe comme un météore ; certains pourront même la juger un peu bousculée ; l'interprète ajoute à la fin un trait à mon goût trop lisztien. Le reste du programme est somptueux : *Venezia e Napoli* ainsi que *Harmonies du soir* de Franz Liszt (la *Tarentelle* de *Venezia e Napoli* est scintillante) puis *Roméo et Juliette* de Serge Prokofiev. On attend avec impatience les prochains concerts et disques de ce pianiste hors du commun.

La Barcarolle op. 65 par Florian Uhlig

Le disque s'intitule *Venezia* (Black Box BBM1054). Le programme aurait pu être captivant si tout n'avait baigné dans une tiède lagune sans remous. La plus célèbre des barcarolles d'Alkan y est joliment interprétée mais sans vigueur ni relief.

La – même – *Barcarolle* op. 65 par le Duo Encore

Je connaissais la partition de l'arrangement que Jascha Heifetz avait concocté de « la » *Barcarolle* mais n'avais jamais entendu ce disque que j'ai enfin pu me procurer (Kloss classics KC1816). L'interprétation du Duo Encore brille par son absence de sentiment : l'œuvre est expédiée en 2 minutes et 40 secondes (contre 4 minutes et 36 secondes pour la trop lente version de Florian Uhlig). Il est donc difficile de trouver un charme particulier à cet arrangement. Le reste du programme ne sert en aucune façon la mémoire de Heifetz.

20 ans par Francesco Libetta

L'unique premier mouvement de la *Grande Sonate* joué par Francesco Libetta est extrait d'un double album enregistré à l'occasion du festival de Miami en 2000. C'est le genre de disque que je trouve insupportable, sans aucune cohérence, simple compilation de morceaux choisis au cours d'un concours ou d'un festival. Cela dit, l'interprétation du pianiste italien coupe le souffle par sa rapidité et sa virtuosité, qui laisse peut-être juste un peu à désirer quant à la respiration. J'aimerais entendre *toute* la *Grande Sonate* par ce même pianiste.

La *Symphonie* op. 39 par Janos Solyom

Voici autre enregistrement issu d'un concert public en 1992. Janos Solyom est suédois, il réunit déjà une belle discographie et paraît posséder plusieurs des pièces les plus consistantes d'Alkan à son répertoire. Ce disque, publié par Phontastic en Suède (Artemis Arte CD 7134), comprend : la *Sonate* op. 41 n°3 de Muzio Clementi, la *1^e Sonate* op. 1 et l'*Intermezzo* op. 117 n°2 de Johannes Brahms et enfin la *Symphonie* op. 39 de Charles-Valentin Alkan. C'est une version un peu étrange : Janos Solyom a de beaux moyens, qui lui permettent de jouer ces œuvres avec conviction. Nous sommes à cent coudées au-dessus de Mark Latimer, bien sûr ! Mais il n'hésite pas non plus à supprimer telle ou telle note, à adopter des nuances exactement contraires à celles prescrites par l'auteur sans vraiment violenter la partition. Ce sont plutôt des « aménagements » ! Disons tout de même que son jeu manque cruellement de lyrisme, même dans les passages où Charles-Valentin requiert explicitement un jeu chantant. Certains passages virtuoses laissent à désirer, ce qui est plus nettement perceptible dans le *Finale* de la *Symphonie*. Nous restons très en retrait des versions enflammées et maîtrisées à la fois de Raymond Lewenthal et de Ronald Smith – éblouissant en concert dans cette pièce – ou de Marc-André Hamelin plus récemment.

Le *Festin d'Ésope* op. 39 par Stephanie McCallum

Nous avons dans un précédent bulletin dit tout le bien que nous pensions de cet enregistrement de Stephanie, au sein d'un récital de musique française intitulé *Perfume* (ABC Classics 461 798-2). Nous n'avons pas choisi de le proposer dans le bulletin de commande, mais ceux qui voudraient se le procurer peuvent le trouver sur le site électronique de l'éditeur : www.abcshop.com.au.

► Livre

Après l'épais volume qu'elle a consacré à Robert Schumann, Brigitte François-Sappey s'est intéressée plus en détail à son épouse Clara [Clara Schumann ou L'Œuvre et l'amour d'une femme / Brigitte François-Sappey. — Drize (CHE) : Éd. Papillon, 2001 (Genève : Atar Roto presse). — 157 p. : ill. ; 21 cm. — (Mélaphiles / dir. artistique Jean Gallois ; 8)]. Ce petit livre est bien attachant, synthétique et détaillé à la fois ; il laisse loin derrière lui les rares monographies consacrées à Clara en langue française. Dès l'abord, on apprécie la belle qualité de fabrication de l'ouvrage : papier épais, cahiers cousus et non à dos rogné, mise en forme et mise en page

intelligentes, c'est-à-dire tenant compte du lecteur, notes placées sur la page du renvoi et non perdues à la fin du volume, numéros de pages placés en bas et à droite et non en haut, ce qui permet de numéroter la première page de chaque chapitre, ce qui est en fait le seul numéro qu'on cherche jamais. Mais combien d'éditeurs songent à cela... Je n'aime pas trop le choix typographique qui consiste à ne composer en italique que les titres des œuvres de Clara et à placer entre guillemets les titres des pièces de tous les autres compositeurs. Cela n'apporte aucune lisibilité supplémentaire, au contraire. Ma seule réserve au sujet des notes concerne l'emploi d'« *op. cit.* » quand la source citée ne précède pas *immédiatement* : il faut alors se reporter laborieusement à la précédente occurrence. Les illustrations sont belles et pertinentes, les exemples musicaux ont été gravés pour l'occasion ; tout au plus se demandera-t-on si la reproduction de l'*Ebetagebuch* page 140 est bien nécessaire vu le flou de la photographie.

Au moment de sa parution, ce volume était quasiment introuvable à Paris. Autant dire qu'il n'existait pas. Depuis lors l'éditeur s'est doté d'un distributeur et la collection entière se trouve chez « tous les bons libraires », ce qui est d'autant plus précieux qu'on y trouve des biographies de musiciens bien négligés : Frank Martin, Charles Tournemire, Maurice Delage ou Henri Collet par exemple. Certains des auteurs font partie de nos collaborateurs occasionnels, tels Bénédicte Palaux-Simonnet (*Paul Dukas*) ou Jacques Tchamkerten (*Ernest Bloch*).

Les quelque 150 pages se lisent avec un plaisir sans mélange. Comme dans son *Robert Schumann*, Brigitte François-Sappey ne joue jamais la carte de l'hagiographie ce qui ne l'empêche pas de rendre extrêmement attachante la femme du grand musicien, elle-même immense pianiste et compositeur respectable. On rêverait que tout les artistes de second plan bénéficient d'une monographie de ce niveau. Charles-Valentin est mentionné à trois reprises, lors des séjours que Clara effectue à Paris en 1839, au cours duquel elle lui joue la *Fantaisie* (p. 37 et 143), et en 1862 (p. 102). Nous avons mentionné en détail ces événements et les documents qui les éclairent dans les bulletins n°39 (septembre 1997) et n°41 (juin 1998).

► Articles et bêtisier

La lecture du numéro annuel de la revue *Piano* est régulièrement l'occasion de faire moisson de quelques perles – et puisqu'il semble falloir renoncer à voir le niveau s'élever, amusons-nous au moins de la situation. Cette année (n°16, 2002), Jacques Bonnaure commet un article au sujet de Marc-André Hamelin (*Marc-André Hamelin : le souffle romantique*, p. 197). Nous y apprenons que le pianiste canadien « s'est particulièrement intéressé aux compositeurs-pianistes [dont] Ferdinand Alkan ». . . Un frère inconnu de Charles-Valentin, sans doute.

Dans le numéro de la revue *Pianist* déjà mentionné, Martin Anderson dédie deux pleines pages à *Charles-Valentin Alkan, neglected titan of the keyboard*. Il confond les deux premières des *Trois Grandes Études* pour les deux mains séparées et réunies, il écrit que le musicien n'a jamais quitté Paris que pour deux voyages à Londres, ce qu'on sait être faux depuis plus de dix ans. La discographie qu'il propose fait la part belle aux enregistrements justement célèbres de Marc-André Hamelin ainsi que de Laurent Martin. Mais l'on cherche vainement la moindre mention des références incontournables signées Raymond Lewenthal et Ronald Smith. Quant à la musique de chambre, le journaliste ne trouve rien de mieux à mentionner que le seul enregistrement tristement pesant du Trio Alkan. Voilà encore du beau travail.

► Émission radiophonique à venir

Le lundi 10 février, Laurent Martin participera sur France musique à une émission d'une heure et demie à partir de 14 heures au cours de laquelle il jouera en direct *Le Chemin de fer* et *J'étais endormie mais mon cœur veillait* de Charles-Valentin Alkan.

► Émissions radiophoniques passées

Pour ouvrir l'année de ses quatre-vingts ans, Ronald Smith a été interrogé par Sean Rafferty le 10 janvier sur Radio 3 dans le cadre de l'émission *In tune*. Il a joué plusieurs pièces dont *La Chanson de la folle au bord de la mer* d'Alkan et l'on a également diffusé son enregistrement du finale du *Trio* op. 30.

Le 8 février 2002, Radio 3 diffusait un récital de Marc-André Hamelin donné au Symphony Hall de Birmingham au cours duquel il avait joué la *32^e Sonate* op. 111 de Beethoven et la *Symphonie* op. 39 d'Alkan. Chris de Souza qui présentait l'émission s'est senti obligé de perpétuer le mythe de la mort sous une bibliothèque et d'affubler le musicien du prénom d'Henri. L'incompétence ne connaît pas de frontières.

France Culture a mis deux fois Alkan à l'honneur en juillet 2002. Le 14 juillet, à 20 heures 30, la station diffusait un concert d'œuvres du compositeur, formé d'enregistrements effectués pour Radio France il y a une vingtaine d'années, en particulier par Ronald Smith. Le 20 juillet, Laetitia Le Guay traçait un portrait d'Alkan de minuit à une heure du matin.

► Conférences

Le mardi 25 février 2003, à 19 heures, David Conway donnera une conférence intitulée *Alkan et ses racines juives* au Haldane Room, Wilkins Building, University College de Londres. David Conway prépare une thèse sur la judéité en musique de 1780 à 1850. On pourra entendre le mouvement lent de la *Sonate de concert* d'Alkan interprété par Maria Zachariadou au violoncelle et Richard Shaw au piano et la création en Grande-Bretagne des *Trois Anciennes Mélodies juives* interprétées par Claudia Conway. Pour tout détail, vous pouvez téléphoner à David (+44 (0)208 360 5127) ou lui envoyer un courriel (info@alkansociety.org).

► Un site électronique ?

Après plusieurs années d'errements, l'Alkan Society londonienne trouve un nouveau souffle. Notre « antenne » britannique, Averil Kovacs, se trouve d'ailleurs investie de responsabilités officielles au sein des nouvelles instances dirigeantes : l'Alkan Society a bien de la chance ! J'ai tout récemment eu l'opportunité de rencontrer à Paris David Conway, mentionné ci-dessus, qui a créé le site électronique de l'Alkan Society. Parmi de nombreux sujets de collaboration qui devraient revivifier nos deux associations, nous sommes convenus d'intégrer la Société Alkan au site de l'Alkan Society. Quels documents s'y trouveront, comment fonctionnera le bi-linguisme : autant de sujets à éclaircir. Mais, en ce qui me concerne, je retiendrai qu'il y a là une occasion de véritable synergie.

François LUGUENOT

Le jeune pianiste et sa muse : la Présidente et Élie Delaborde

par Thierry SAVATIER
et François LUGUENOT

Quel a bien pu être le point commun entre Charles Baudelaire et Élie Delaborde ? À première vue, la question peut paraître incongrue. Presque une génération séparait les deux hommes qui évoluaient en outre dans des univers assez différents. Il y en eut un, cependant, sans conteste le plus inattendu : ils aimèrent la même femme. Cette étrange découverte mérite quelques explications liminaires. Elle va aussi nous donner l'occasion de plonger en plein Romantisme et d'y croiser quelques personnalités historiques marquantes.

Histoire d'une découverte

Lorsque je décidai d'écrire une biographie de mon aïeule madame Sabatier – plus célèbre sous le titre de « Présidente » –, muse de tant d'artistes romantiques célèbres, je pensais simplement rectifier, en m'appuyant sur des documents accumulés au fil des années, les nombreuses erreurs que, de dictionnaires en biographies, les auteurs s'étaient contentés – voire délectés – de colporter. J'étais loin de me douter du nombre d'informations inédites que j'allais découvrir... M'étant ouvert de ce projet à plusieurs chercheurs que je connaissais depuis longtemps, je reçus des encouragements, mais c'est mon ami Jean Ziegler, coauteur récemment disparu, avec Claude Pichois, de la biographie la plus complète de Baudelaire ¹, qui me mit sur la bonne voie : « Vous devriez aller consulter les dossiers que j'ai déposés à la Bibliothèque nationale il y a quelques années, me dit-il. Je pense que vous y trouverez quelques éléments utiles. » En me rendant sur place, je compris vite que j'étais le premier à explorer cette somme considérable de documents qui incluait une partie des archives personnelles de madame Sabatier, acquises au début du XX^e siècle auprès de son dernier amant Edmond Richard par le grand Baudelairien Jacques Crépet.

Né en 1847 et mort en 1934, Edmond Richard est un personnage ambigu. Il avait écrit une biographie de son amie, restée à l'état de manuscrit², dans laquelle il se présentait comme un amoureux fervent. J'avais pourtant eu entre les mains les preuves selon lesquelles il s'était empressé, dans les semaines qui suivirent les obsèques de sa maîtresse, de tirer profit des lettres et livres de Théophile Gautier (puis plus tard de Charles Baudelaire, de Gustave Flaubert et d'autres) qu'elle avait conservés comme des reliques avant de les lui confier. Par ailleurs, un examen attentif de ses travaux – presque entièrement recopiés par André Billy dans son livre *La Présidente et ses amis*³ – trahissait des zones d'ombre suspectes et un étrange maquillage de la vérité. Il y avait, entre autres, un épisode qui m'intriguait : après avoir décrit la liaison qu'elle

1. Baudelaire / Claude Pichois et Jean Ziegler. — Paris : Julliard, 1987 (27-Breteuil-sur-Iton : Presses bretoniennes). — 704 p.-[16] p. de pl. ; 23 cm. — (Les Vivants, ISSN 0182-8371). — ISBN 2-260-00453-9.
2. Bibliothèque municipale de Fontainebleau, Fonds André Billy.
3. *La Présidente et ses amis* / André Billy ... — Paris : Flammarion, 1945 (77-Lagny : Impr. E. Grévin et fils). — 261 p. : ill. ; 19 cm.

nourrit durant quinze ans avec l'industriel Alfred Mosselman, l'hagiographe faisait séjourner madame Sabatier de longues années durant en Italie avec un homme dont il ne disait pratiquement rien, mais qui aurait pu, en lisant entre les lignes, se confondre avec le mécène Richard Wallace. Or, nous étions en 1862 et la correspondance de la Présidente prouvait qu'elle n'avait pas quitté Paris plus de quelques semaines. À la *Wallace Collection* de Londres, j'appris que Richard Wallace l'avait demandée en mariage, mais que le projet avait tourné court après son escapade en Italie avec un jeune artiste sans fortune. Cet homme n'avait jamais été identifié. Je tombai enfin sur une lettre capitale de Maxime Du Camp à Gustave Flaubert, datée du 13 décembre 1861, dans laquelle il écrivait : « J'ai vu la Présidente qui s'est emmanchée avec un jeune compositeur de 22 ans qui remplace par beaucoup d'amour l'argent qu'il ne peut lui donner¹ ». Je tenais une piste et je me mis à traquer dans son entourage tous les musiciens qu'elle avait fréquentés. Un seul était âgé de vingt-deux ans au moment des faits : Élie Delaborde.

Ce nom ne me disait pratiquement rien, je l'avoue volontiers. Edmond Richard ne l'avait cité qu'une fois, précisant simplement : « Ce pianiste, parent et élève de M. Alkan, continua l'initiation [musicale] de la Présidente en exécutant chez elle les cycles des œuvres de Chopin et de Beethoven² ». Les souvenirs de Judith Gautier, puis la correspondance de son père Théophile me fournirent d'autres informations, mais elles restaient insuffisantes. Je retournai donc explorer les dossiers de Jean Ziegler et j'y trouvai deux documents importants : un billet d'Alkan à madame Sabatier, fixant un rendez-vous pour une leçon de piano sans doute prévue le mardi 5 juillet 1859, et une lettre à la signature illisible, adressée à Delaborde le 7 septembre 1863, qui disait en substance :

Mon cher Élie,

La loge n°31 ce soir aux Variétés [...] peut-elle faire plaisir à votre belle amie ? Si oui, venez m'y rejoindre, j'y serai seul toute la soirée ; j'ai trois places à votre disposition. Pardon pour l'heure, mais la loge m'arrive et vous m'avez dit « l'heure n'y fait rien ».

À vous.

<signature illisible>

Cette lettre, qui provenait des archives de la Présidente et qui avait échappé à la vigilance d'Edmond Richard (qui, autrement, l'aurait sans doute détruite), confirmait sans ambiguïté l'identité du jeune pianiste évoqué par Maxime Du Camp. Afin d'en savoir davantage, je cherchai, sur Internet selon mon habitude, d'éventuels renseignements complémentaires et c'est ainsi que je rentrai en contact avec François Luguenot auprès duquel je pus trouver d'autres indices qui prouvent la réalité de cette étonnante liaison et permettent de combler une lacune importante dans la vie du pianiste. Mais, avant de poursuivre ce récit, il semble important de résumer en quelques lignes la biographie de la Présidente.

1. Correspondances / Gustave Flaubert [et] Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert [et] Maxime Du Camp ; texte établi, préfacé et annoté par Yvan Leclerc. — [Paris] : Flammarion, 2000 (53-Mayenne : Impr. Floch). — 480 p. : couv. ill. ; 22 cm. — ISBN 2-08-211564-X. — P. 315.
2. La Présidente et ses amis / André Billy ... — Paris : Flammarion, 1945. — P. 245-246.

Qui était madame Sabatier ?

Aglaé-Joséphine Savatier naquit le 8 avril 1822 à Mézières. Elle était la fille d'une jolie lingère, Marguerite Martin, et du préfet des Ardennes, le vicomte Louis Harmand d'Abancourt (1774-1850), qui s'empessa de faire reconnaître l'enfant par un sous-officier des armées impériales couvert de blessures et de décorations, André Savatier. Après la mort de ce dernier, Marguerite Martin s'installa à Paris avec sa famille. La jeune Aglaé avait à peine seize ans lorsqu'elle entra comme figurante à l'Opéra de la rue Le Peletier et fut remarquée par le comte James de Pourtalès. Elle quitta vite ce protecteur âgé et richissime pour filer le parfait amour avec une belle voix de basse sans fortune qui avait débuté à l'Opéra en 1831, Prosper Dérivis, avec lequel, semble-t-il, elle partit quelques semaines en Italie. À son retour, elle fréquenta les ateliers d'artistes et devint modèle semi-professionnel. Elle prit aussi des leçons de chant avec la grande Laure Damoreau-Cinti qui enseignait également au Conservatoire et des leçons de musique avec le violoniste Jules Armingaud, son aîné de deux ans. Vers 1843, elle rencontra Théophile Gautier qui l'introduisit dans son monde, en particulier dans le célèbre *Club des Hachichins* de l'Hôtel Pimodan. Si sa sœur cadette Bébé fut pour quelques mois la maîtresse du poète, madame Sabatier demeura simplement son amie la plus intime. En 1844, elle eut une liaison avec Richard Wallace (1818-1890), fils illégitime, puis collaborateur du richissime Richard Seymour-Conway (1800-1870), IV^e marquis de Hertford et neveu du célèbre dandy lord Henry Seymour; Richard Wallace, collectionneur et mécène, finança les célèbres fontaines qui portent aujourd'hui son nom à Paris et dépensa de fortes sommes pour aider les Parisiens pendant le siège de 1870 et la Commune. En 1846, Aglaé noua une relation amoureuse avec Alfred Mosselman (1810-1867), fils d'un riche industriel et frère de la célèbre comtesse Le Hon, qui fut la maîtresse de Charles de Morny, demi-frère de Napoléon III. Alfred commanda au sculpteur Auguste Clésinger (1814-1883) une reproduction fidèle du corps de sa maîtresse : ce fut la sulfureuse *Femme piquée par un serpent* qui fit scandale au Salon de 1847 et que l'on peut aujourd'hui admirer au Musée d'Orsay.

À partir de ce moment, Aglaé changea son nom et se fit appeler Apollonie Sabatier, à l'instigation de Théophile Gautier qui trouvait ce choix, euphoniement, plus heureux. En octobre 1850, il lui adressa par jeu la fameuse *Lettre à la Présidente*, chef-d'œuvre de style rabelaisien, qui ne doit pas nous faire oublier qu'elle lui inspira aussi plusieurs belles pièces d'*Émaux et Camées*¹. Après le Salon de 1847, elle commença de donner dans son appartement de la rue Frochot des dîners dominicaux qui réunirent, jusqu'en 1861, la fine fleur du Paris artistique : Théophile Gautier, Gustave Flaubert, Maxime Du Camp, Ernest Meissonier, Gustave Nadaud, Ernest Reyer, Gustave Ricard, Ernesta Grisi et bien d'autres invités prestigieux. Elle y fut élue par acclamation présidente de ce petit cercle d'amis dont elle était le pivot ; le titre lui resta. Prenant toujours des cours de chant et de musique, elle divertissait ses invités après dîner en chantant avec une belle voix de soprano. Tous, dans leurs souvenirs, mettront l'accent sur la personnalité de la jeune femme qui, à une beauté exceptionnelle, unissait intelligence et bonté. Il émanait de sa personne, de l'avis général, une aura de lumière qui attirait tous ceux qui l'approchaient. Seuls les Goncourt portèrent sur elle un jugement défavorable, sans doute pour

1. *Émaux et camées* / par Théophile Gautier... ; préf. par Maxime Du Camp... — Paris : L. Conquet, 1887. — XX-251-7 p. : ill. Cette édition, de 35 ans postérieure à l'édition originale publiée chez E. Didier, contient les trois poèmes inspirés par madame Sabatier : *A une robe rose*, *Apollonie* et *Le Poème de la femme*.

s'attirer les bonnes grâces de la princesse Mathilde qui les recevait dans un salon « concurrent ». Charles Baudelaire, qu'elle avait déjà rencontré en 1845 et qui dînait à sa table, lui voua un amour mystique et lui envoya anonymement, de 1852 à 1854, une série de lettres accompagnées de poèmes qui compteront parmi les plus beaux des *Fleurs du Mal*. Il y célébrait l'« Ange plein de bonté », l'« Ange plein de bonheur, de joie et de lumière » tout en lui assurant, sans le savoir, la postérité. L'anonymat fut vite percé, mais madame Sabatier continua de « jouer le jeu » jusqu'en août 1857 où, le recueil publié, le poète leva le voile et lui demanda d'intervenir en sa faveur à la veille de son procès. Elle s'exécuta, mais la demande avait été trop tardive et le livre fut condamné. Sans doute tombée secrètement amoureuse au fur et à mesure qu'elle recevait ses poèmes, elle se donna à lui fin août. Sa correspondance prouve qu'il n'y eut pas *fiasco*, comme beaucoup de critiques le prétendent encore, mais, la déesse s'étant muée en femme, le poète prit peur et mit immédiatement fin à cette liaison d'un jour. Seule demeura l'amitié. Gustave Ricard, qui devint célèbre en peignant son portrait intitulé *La Femme au chien*, toile exposée au Salon de 1850-1851 et qu'Apollonie conserva jusqu'à sa mort, fut peut-être son plus fidèle ami, allant jusqu'à lui prêter de l'argent entre 1862 et 1870 et refusant ensuite tout remboursement. Il faisait également partie des relations communes à Charles-Valentin Alkan et à Ferdinand Hiller tandis que lors du conflit franco-prussien, on trouve Élie Delaborde à Londres où Gustave Ricard s'abritait aussi. La vicomtesse de Calonne, dont Ricard peignit deux portraits conservés au musée d'Orsay, était sa maîtresse depuis 1852 ; or cette dernière était la sœur de Ferdinand Hiller, ce qui explique les mentions assez nombreuses au sujet des deux amants dans les lettres de Charles-Valentin à son ami allemand à partir de 1854 ; il semble que quand Hiller ou sa femme venaient à Paris, ils logeaient chez les Calonne. Le violoncelliste Léon Jacquard fit aussi partie des fréquentations de la Présidente ; il fut un des interprètes de la *Sonate de concert* op. 47 de Charles-Valentin avec l'auteur lui-même au piano, par exemple en 1875 lors du dernier des *Six Petits Concerts*, et jouait en trio avec le violoniste Louis Armingaud, déjà mentionné.

Au moment de la rupture avec Alfred Mosselman en 1861, la Présidente refusa la pension confortable qu'il lui proposait et fut contrainte de vendre une partie de ses objets d'art et d'habiter un appartement plus modeste. C'est à cette période que se situe sa liaison avec Élie Delaborde qui dura probablement jusqu'en 1865 ou 1868. Elle se lia alors d'amitié avec Gustave Doré, Alexandre Dumas fils et Pierre Puvis de Chavannes. Jusqu'en 1871, elle connut une sérieuse gêne financière et dut, pour subvenir à ses besoins, peindre des miniatures dans le goût de son maître Ernest Meissonier. Après la guerre de 1870, elle reçut une rente annuelle de Richard Wallace qui lui permit de vivre confortablement et de soutenir sa famille. Elle rencontra enfin le jeune Edmond Richard qui, malgré la différence d'âge qui les séparait (25 ans), devint son dernier amour. Elle s'éteignit à Neuilly-sur-Seine le 3 janvier 1890. Inspiratrice de nombreux artistes, son goût inné de l'indépendance en fit une femme étonnamment moderne pour son temps. Les choix de son cœur prouvent aussi qu'elle n'avait rien d'une courtisane vénale. On l'a comparée à certaines muses de la Renaissance italienne.

Un jeune pianiste

On a parfois écrit, sans preuve, que madame Sabatier avait été une courtisane vénale. Le refus de la pension de Mosselman, qu'elle relève de l'héroïsme ou de l'inconscience, voire du dégoût (et, probablement, des trois à la fois) prouve le contraire. Optimiste par nature, généreuse et insouciant, elle accepta courageusement ce revers de fortune, comme le nota plus tard Judith Gautier :

Un brusque changement de fortune avait bouleversé la vie de la Présidente. Les échos s'étaient tus des fameuses agapes ; la vente avait éparpillé les tableaux précieux et les bibelots rares ; les amis s'étaient dispersés. Elle supporta ce malheur avec une crânerie charmante : dans la défaite elle avait tout de même l'air triomphant. Des épaves de son luxe passé, elle s'arrangea un petit rez-de-chaussée qui était encore un nid coquet. Elle faisait sa cuisine elle-même, en chantant, des turquoises à ses jolies mains, le petit doigt relevé... Elle me faisait l'effet de Peau-d'Âne, pétrissant le gâteau, vêtue de sa robe couleur du temps, et j'admira beaucoup ce courage et cette force d'âme¹.

Cette force d'âme fut probablement l'un des critères qui attirèrent, près de vingt ans après la fin de leur première liaison, Richard Wallace. L'homme avait mûri, mais sa situation restait inchangée. Il s'occupait toujours des affaires de Richard Seymour, le déchargeant des tâches les plus routinières et continuant de traquer dans toute l'Europe des objets d'art pour enrichir ses cimaises.

On a parfois avancé le nom de ce parfait homme du monde en pensant qu'il se confondait avec le « mômieur » dont Flaubert avait parlé – au conditionnel – à Ernest Feydeau dans une lettre du 16 septembre 1860². La date nous semble bien précoce, mais il est presque certain qu'Apollonie reprit des relations amicales suivies avec lui dans le courant de 1861.

Il est par ailleurs très possible que Richard Wallace eût décidé d'acquérir le *Polichinelle* d'Ernest Meissonier à la vente du 13 décembre 1861 pour, discrètement, venir au secours de son amie. Il la savait en difficulté et cet achat lui permettait de l'aider, mais indirectement, avec tout le tact du *gentleman* qu'il était. Renouèrent-ils dès cette époque ? Edmond Richard laisse entendre que, le jour où Meissonier rencontra Apollonie pour tenter de l'aider à investir le produit de sa vente, celle-ci lui avoua qu'elle liait de nouveau sa vie à un homme (dont il ne précise pas l'identité) avec lequel elle devait partir en voyage en Italie. L'hagiographe étaye son argument par une lettre du peintre qu'il date du 18 ou 19 décembre 1861, précisant que « Le Meiss » avait accompagné madame Sabatier jusque devant la maison de Théophile Gautier :

Pour rien au monde je ne voudrais que Théo sût que je suis venu jusqu'à sa porte sans y entrer. Ne lui dites donc pas, je vous prie.

Vous avez désiré que je vous dise adieu. Je suis venu, mais je n'ai pas été heureux. Je ne pourrais pas revenir. Adieu donc. Vous partez avec l'espoir de faire un heureux voyage. Que cet espoir ne soit pas déçu !

Tout à vous.

M.[eissonier]³

Curieux texte qui pourrait suggérer que le peintre eût bien voulu, lui aussi, prendre la succession d'Alfred Mosselman et ne dissimulait pas sa déception. Il est vrai que ses relations conjugales s'étaient distendues avec le temps. Sur la fin de sa vie, il livra d'ailleurs un surprenant point de vue sur son mariage :

1. Le Collier des jours : le second rang du collier / Judith Gautier. — Paris : F. Juven, [ca 1908]. — 336 p. — P. 184.
2. Correspondance / Flaubert ; éd. établie, présentée et annotée par Jean Bruneau. III, janvier 1859-décembre 1868. — Paris : Gallimard, 1991. — XII-1727 p. ; 18 cm. — (Bibliothèque de la Pléiade, ISSN 0768-0562 ; 374). — ISBN 2-07-010669-1. — P. 115-116.
3. La Présidente et ses amis / André Billy ... — Paris : Flammarion, 1945. — P. 218-219.

Malgré le besoin que j'ai de profonde tendresse, j'étais de ceux qui pensent marcher seuls dans la liberté du travail et de l'œuvre : j'aurais pu ne pas me marier¹.

Comme pour renforcer cette impression, dans un feuillet de brouillon, très raturé, Edmond Richard évoque à son sujet « La rupture d'amoureux non déclaré [...]. À l'amertume première de l'éloignement qui fait souvent regretter les déclarations les plus chaudement solennelles de jadis, au dépit des illusions perdues après un songe d'une nuit d'été finissant orageusement, succéda chez l'artiste une fièvre de travail...² ». Une autre note isolée confirme la déception du peintre et, probablement, de quelques autres : « Quand une belle femme tient en respect un cercle d'hommes, tous disposés à prendre la meilleure place auprès d'elle, l'espérance du tour à venir entretient l'harmonie générale. On se console philosophiquement d'attendre en se disant que si elle n'est pas à soi, elle n'a fait choix de personne. Mais lorsqu'il est avéré que le caprice de la dame...³ ». Edmond Richard interrompt ici son récit, nous laissant sur notre faim.

Quand bien même le cœur d'Apollonie aurait été libre, cette liaison, parce qu'elle eût ulcéré Emma Steinheil (1817-1888), qu'Ernest Meissonier avait épousée le 13 octobre 1838, s'avérait aussi inenvisageable qu'au temps de leur commune jeunesse, vers 1845, lorsque le petit groupe d'amis se retrouvait dans l'île Saint-Louis et qu'Ernest prenait madame Sabatier à son bord pour des parties de canotage. Le peintre se fit donc une raison. Quant à l'homme qui devait l'accompagner en Italie pour cet « heureux voyage », beaucoup de critiques, interprétant quelques allusions d'Edmond Richard, conclurent rapidement qu'il s'agissait de Richard Wallace. Nous avons vu ce qu'il fallait penser de cette conjecture. L'éventualité d'un rôle majeur de ce dernier dès 1861-1862 dans la vie de madame Sabatier avait d'ailleurs conduit André Billy à se poser une question logique : même s'il n'avait pas encore hérité de la fortune de Richard Seymour, ses revenus (1.480 livres de rente annuelle soit environ 130.000 euros) lui auraient permis d'éviter à son amie de « faire elle-même sa cuisine » dans son petit rez-de-chaussée sur cour, pour reprendre le mot de Judith Gautier. Un appartement moins spartiate et une domestique n'auraient pas représenté pour lui un luxe hors de prix. Il fallait donc chercher ailleurs.

Or, dans sa lettre du 13 décembre 1861, où il annonçait à Flaubert qu'il allait passer l'après-midi à la vente d'Apollonie, Maxime Du Camp ajoutait une précision capitale qui ne retint pourtant l'attention d'aucun biographe en faisant allusion à ce « jeune compositeur de 22 ans ». La phrase de Du Camp, sans malveillance aucune, prouve l'estime qu'il avait gardée pour son amie et leur degré d'intimité. Elle nous indique aussi qu'à la veille de ses quarante ans, Apollonie pouvait susciter la passion d'un jeune homme de dix-huit ans son cadet ! C'est sans doute ce que Richard veut exprimer en évoquant les « caprices de la dame », oubliant un instant que, lorsqu'il devint son dernier amour, vingt-cinq ans les séparaient... Nous avons vu que ce jeune compositeur encore inconnu devait laisser un nom dans le monde de la musique : *Élie Miriam Delaborde*.

Les alkaniens savent que, né à Paris le 8 février 1839, ce pianiste virtuose serait le fils naturel de Charles-Valentin et de Lina Éraïm Miriam, une femme encore aujourd'hui assez mystérieuse, qui aurait appartenu à la bourgeoisie Juive nantaise. Charles-Valentin n'avait ni la liberté d'esprit de Franz Liszt, qui n'hésitait pas à s'afficher avec une femme mariée comme Marie d'Agoult, ni la fortune de Richard Seymour, ni le sens cynique de l'organisation d'un vicomte d'Abancourt, le père naturel d'Apollonie. Il dut vivre cette naissance hors mariage comme l'un des drames de

1. Manuscrit d'Edmond Richard, f. 140.
2. Manuscrit d'Edmond Richard, f. isolé.
3. Manuscrit d'Edmond Richard, f. isolé.

sa vie, ainsi que Claude Schopp a tenté de l'imaginer dans *La Grande Sonate*¹. Sans fuir ses responsabilités, il trouva une solution, probablement maladroite aux yeux d'Élie Delaborde, qui lui tint sans doute rigueur de lui avoir si longtemps caché sa filiation. Il semble en effet que, très tôt, l'enfant ait été élevé par une amie de son père qui en prit soin comme s'il avait été son propre fils. Si l'on en croit le musicien Antoine-François Marmontel², Élie prit ses premiers cours de piano avec Charles-Valentin vers l'âge de cinq ans. Simple supposition, image d'Épinal séduisante qui faisait naturellement penser à un jeune prodige dans le goût de Mozart, mais qu'il faut considérer avec prudence : une lettre plus tardive montre le jeune garçon sollicitant des leçons, sur un ton cérémonieux qui ne suggère aucune familiarité antérieure³. Né Éraïm Miriam, la date et la raison de son changement de nom demeurent une énigme, tout comme le choix de celui-ci. C'est toutefois sous le nom de Delaborde que nous le retrouvons au lycée Bonaparte (aujourd'hui Condorcet) où il est inscrit de 1852 à 1856. Les appréciations portées sur son bulletin pour la classe de mathématique spéciale (1855–1856) montrent un élève appliqué et de bonne conduite. Il semble qu'il effectua ensuite un long voyage en Allemagne où il aurait étudié avec Moscheles et Henselt. Était-ce vraiment un voyage d'études ou – pure hypothèse – un besoin d'évasion après le choc d'une filiation révélée ? On l'a aussi crédité de relations avec Franz Liszt, Johannes Brahms et Clara Schumann, sans que des preuves matérielles sérieuses ne viennent pour l'heure confirmer ni informer ces propos. Nous ne savons combien d'années dura ce séjour outre-Rhin, mais la lettre de Maxime Du Camp prouve qu'en 1861, il était déjà revenu à Paris. Il redevint peut-être l'élève de Charles-Valentin à cette période, puis débuta en 1868 une brillante carrière en France et en Europe où il se fit remarquer comme compositeur, mais surtout comme interprète d'une virtuosité peu commune. Esprit original, il avait la réputation de collectionner les perroquets (il en possédait 121 en 1870 !), une habitude qu'il avait peut-être contractée au contact de madame Sabatier : la Présidente possédait une volière avec des perruches et des perroquets, à laquelle Flaubert fait indirectement allusion dans la scène du bal costumé de *L'Éducation sentimentale*. Ronald Smith, se fondant sur le témoignage d'Isidore Philipp, a écrit qu'Élie Delaborde détestait son père⁴. Plusieurs des arguments qu'il employait sont aujourd'hui caducs : outre qu'Élie Delaborde co-dirigea avec Isidore Philipp la réédition de tant d'œuvres de son père chez Costallat à partir de 1900, il incluait à presque tous ses programmes une ou plusieurs œuvres composées par Charles-Valentin. Cela dit, qu'il y eût des différences entre les deux hommes, c'est ce qui appert clairement de quelques courriers, par exemple adressés par Charles-Valentin à Ferdinand Hiller en 1871. De toute façon, la truculence du fils, dont témoignent tous les documents qui nous sont parvenus, ne pouvait que contraster vigoureusement avec l'austérité du père à cette époque de sa vie.

Nous ne savons pas dans quelles circonstances Élie Delaborde fit la connaissance d'Apollonie, mais un billet retrouvé dans les papiers de cette dernière permet d'échafauder une

1. *La Grande sonate : roman* / Claude Schopp. — [Paris] : Fayard, 1999 (18-Saint-Amand-Montrond : Impr. Bussière Camedan). — 406 p. ; 24 cm. — ISBN 2-213-60433-9.
2. M. Delaborde. — [11] p. *In* : *Virtuose contemporains : silhouettes et médaillons* / par A. Marmontel ... — Paris : Heugel et fils, 1882 (37-Tours : Impr. P. Bousrez). — [6]-301 p. ; 19 cm. — P. 158-168.
3. Cette période encore très obscure de la vie de Charles-Valentin Alkan et d'Élie Delaborde fera l'objet d'un prochain article, dans lequel nous fournirons enfin le nom de la mère adoptive du second.
4. *Alkan, volume one: the enigma* / Ronald Smith. — London : Kahn & Averill, 1976 ; New York (N. Y.) : Crescendo, 1977 (Guildford, Surrey : Printed by Biddles). — 119-[1] p. : ill. ; 22 cm. — ISBN 0-900707-39-9 (Kahn & Averill). — ISBN 0-87597-105-9 (Crescendo).

hypothèse plausible. Il semble en effet qu'elle continua, par goût et par loisir, de prendre des leçons de musique bien après son installation rue Frochot. En 1850, Théophile Gautier lui adressait une lettre tendant à le prouver :

[mercredi 12 juin 1850]

Chère Lili,

La Ernesta (dinde énorme) a besoin absolument de voir votre maître de musique aujourd'hui. Envoyez-le avec force sur-le-champ – Voici deux billets pour le concert de la négresse [Maria Martinez]. C'est à huit heures et demie. Le programme est assez régaland. Comme il fait très chaud, faites-moi la magnificence d'une perle de sueur pour la monter en épingle, et envoyez-moi du bouquet de votre aisselle pour ma cassolette.

Théophile¹

Le maître de musique devait encore être Jules Armingaud à cette époque, comme le précise Edmond Richard dans une note de contexte². Jules Armingaud était un des partenaires de Charles-Valentin ; il avait également accompagné Clara Schumann lors de ses séjours à Paris en 1862 et 1863. Apollonie prit ensuite des cours avec Napoléon-Henri Reber (1807-1880) qui fut nommé professeur d'harmonie au Conservatoire en 1851, puis de composition en 1862 ; il eut Jules Massenet comme élève et mit en musique la *Barcarolle* de Théophile Gautier. Un billet non daté témoigne de cette relation :

Ma chère élève,

Venez vendredi matin à 9 heures.

Tout à vous.

H. Reber³

Elle avait enfin conservé une courte lettre d'Alkan, ainsi libellée :

J'ai disposé ce matin de l'heure que vous me demandez pour lundi ; et mardi, par exception, je ne suis pas libre non plus à cette même heure. Remettez donc à mardi en huit, 5 juillet, vers 4 h moins $\frac{1}{4}$, sauf empêchement de part ou d'autre.

Ch. Alkan aîné

Vendredi 4 h.

Le ton est un peu sec, mais finalement assez caractéristique des billets qu'il adressait à ses élèves et que nous avons conservés. Le mardi 5 juillet permet d'avancer la date de 1859. Charles-Valentin vivait principalement des leçons qu'il donnait, essentiellement à des femmes à l'instar de Frédéric Chopin. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'Apollonie ait été son élève. Jules Armingaud et Gustave Ricard avaient de surcroît pu la lui recommander. On ne peut donc

1. Lettres à la Présidente et poésies érotiques / Théophile Gautier ; éd. établie, présentée et annotée par Thierry Savatier. — Paris : H. Champion, 2002. — Lettre n°XVI, p. 58.
2. Manuscrit d'Edmond Richard, f. 205.
3. Document inclus dans les dossiers de Jacques Crépet et Jean Ziegler concernant madame Sabatier, déposés au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France par Jean Ziegler.

s'interdire de penser qu'elle rencontra Élie Delaborde par le truchement de Charles-Valentin Alkan vers 1860 ou 1861.

Notons d'ailleurs, détail qui n'est point anodin, qu'en s'éprenant d'une femme beaucoup plus âgée que lui, le jeune homme ne faisait que suivre les traces de son père qui avait 26 ans lorsqu'il naquit alors que Lina Éraïm Miriam venait d'entrer dans la quarantaine. Certains verront dans cette liaison l'aboutissement d'un mimétisme inconscient, d'autres la bravade d'un fils traumatisé par l'attitude de son père. On peut aussi tout simplement penser que, malgré cette différence d'une génération, il fut, comme tant d'autres, sensible au charme quasi magnétique d'Apollonie.

Un jeune homme de 22 ans et une femme à l'aube de la quarantaine... ce couple inattendu séjourna, dans les premiers mois de 1862, à Mosino, petit bourg rattaché à Villa-Guardia, situé à quelques kilomètres de Côme, dans une propriété appartenant au marquis Raimondi. Comment la Présidente fut-elle mise en relation avec ce richissime aristocrate italien dont on disait qu'il pouvait voyager de Lugano à Milan sans sortir de ses terres ? Cela reste un mystère. Sa fille avait un moment défrayé la chronique lorsque Giuseppe Garibaldi l'épousa le 24 janvier 1860, avant de la répudier le jour même. Garibaldi... on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec Du Camp qui, bien qu'aucun document ne vienne étayer cette hypothèse, aurait pu servir d'intermédiaire. Colonel pendant l'expédition des Deux-Siciles, il s'était lié avec l'entourage du héros italien. De plus, par un curieux hasard, il voyagea justement en Italie durant le premier semestre de 1862.

Cette maison existe encore aujourd'hui. À son sujet, Edmond Richard parla de « villa », mais il faut prendre ce terme dans son acception italienne. Il s'agit en effet d'une très vaste demeure dont la partie la plus ancienne fut construite à la fin du XVII^e siècle. Garibaldi y habita un moment. Par chance, la famille à qui elle appartient depuis un siècle a eu le goût heureux de la conserver dans son état d'origine, ce qui nous permet de la voir avec le même regard que la Présidente en 1862. Il s'agit d'un bâtiment en forme de H auquel on accède, de la rue, par une large cour. L'entrée traverse tout le corps central et ouvre sur une esplanade qui donne sur le parc. Les murs et les plafonds, comme ceux de nombreuses autres pièces, sont peints à fresque dans le plus pur style italien. Le corps de droite comprend, au rez-de-chaussée, une cuisine à cheminée de pierre monumentale, une chapelle et plusieurs salons. On se rend au premier étage par un escalier d'honneur remarquable, tant par ses fresques que par son imposante rambarde de marbre, situé dans le corps de gauche. Là se trouvent, entre autres, la bibliothèque au plafond de poutres peintes et la plus belle chambre de la maison. L'alcôve dans laquelle s'insérait le lit, de la largeur de la pièce, est délimitée par deux colonnes de marbre reproduites en trompe-l'œil sur tous les murs. Il est impossible de décrire par le menu la succession de salons et de chambres qui s'étend sur trois étages, mais ils reflètent tous la magnificence du lieu. Apollonie et Élie ne se sentaient-ils pas un peu perdus dans cet immense palais dont les occupants actuels se sont repliés sur un étage d'une des ailes ? Les jardins, eux aussi, sont restés « dans leur jus ». Deux cèdres du Liban plusieurs fois centenaires rivalisent de hauteur avec un énorme magnolia, couvert de fleurs pendant l'été. Face à l'esplanade, on remarque un bassin et, sur la droite, une volière qui dut faire les délices d'Apollonie. Au second plan, la vue se dégage, au loin, sur une colline et le village de Grandate. L'endroit est grandiose, mais enchanteur et forcément idéal pour un couple d'amoureux désirant se retirer du monde.

L'indépendante Apollonie avait choisi son cœur et non la fortune – s'en étonnera-t-on encore ? – en allant oublier ses soucis et filer le parfait amour dans ce décor romantique du lac de Côme. Il est évident qu'elle entama au cours de cette aventure le petit capital que lui avait

rapporté sa vente, jetant avec insouciance les conseils d'Ernest Meissonier par-dessus les moulins.

Il n'est pas indifférent de retrouver cette intrigue à peine déguisée sous la plume d'Ernest Feydeau. En effet, dans un de ses romans publié en 1867 : *La Comtesse de Chalis ou les mœurs du jour*, il écrit en pages 253-254 :

[...] cette Florence, l'une des plus belles courtisanes et des plus richement entretenues de Paris [...] faisait alors depuis quelques jours beaucoup parler d'elle. Tous les journaux [...] entretenaient le public d'une « vertueuse résolution qu'elle avait formée ». La pauvre enfant s'était amourachée d'un joli garçon sans fortune. Elle voulait l'épouser et se retirer avec lui dans une délicieuse villa qu'elle avait achetée au bord du lac de Côme. Ne possédant que des économies insuffisantes pour vivre, elle s'était décidée à faire « le sacrifice de son mobilier ». C'était la vente de ce mobilier qui défrayait alors toutes les conversations de la première ville du globe¹.

L'allusion à Côme et à la vente de décembre 1861 est parfaitement transparente...

Nous ne savons pas combien de temps dura ce séjour italien, mais la présence de madame Sabatier à la petite fête qu'avait organisée Théophile Gautier à l'occasion de son anniversaire, rapportée par les Goncourt, prouve qu'elle était revenue à Paris dans le courant de l'été de 1862².

Probablement en mai 1863, Flaubert donna un dîner où étaient invités autour de la même table son inséparable complice Louis Bouilhet (1824-1869), Charles Edmond, journaliste et secrétaire du prince Napoléon, et son épouse, le comte de Saint-Foix, consul de France au Caire, la Présidente et les frères Goncourt. Une lettre de Gustave Flaubert à ces derniers, les invitant le jour pour le lendemain semble l'attester. Se rendirent-ils à cette invitation ? Leur *Journal* n'indique rien à ce sujet. Élie Delaborde n'est pas mentionné et ne fut sans doute pas convié, mais on peut penser qu'il était toujours l'amant en titre ainsi qu'en témoigne la lettre du 7 septembre 1863 pour une loge aux Variétés, mentionnée au début de cet article. D'ailleurs, Flaubert aurait-il volontiers partagé sa table avec un éventuel rival ? La question peut sembler saugrenue, mais mérite d'être posée. On sait que, dans *L'Éducation sentimentale*, l'auteur et le héros, Frédéric Moreau, présentent bien des points communs. On sait aussi que Gustave Flaubert s'inspira de plusieurs femmes bien réelles, dont madame Sabatier, pour broser le portrait du personnage de Rosanette Bron. Dans le roman, il surnomme la jeune femme « la Maréchale », ce qui n'est pas sans faire penser à « la Présidente »... De surcroît, les confusions sont nombreuses. Dans ses carnets de travail, il note, par exemple, « bal paré chez la Présid. » pour écrire la scène du bal costumé donné par Rosanette. Or, il est établi qu'il assista bien, en 1857, à une « costumade » rue Frochot. Quel rapport, se demandera-t-on, avec Delaborde ? Pour tenter de répondre à cette question, il faut s'intéresser à une autre note de Flaubert, où l'on peut lire :

1. *La Comtesse de Chalis ou les mœurs du jour* / étude par Ernest Feydeau. — Paris : M. Lévy frères, 1867. — III-354 p. — P. 253-254.
2. *Journal. 1, 1851-1865 : mémoires de la vie littéraire* / Edmond et Jules de Goncourt; texte intégral établi et annoté par Robert Ricatte...; préf. et chronologie de Robert Kopp...; avant-propos de l'Académie Goncourt; introd. de Robert Ricatte. — Paris : R. Laffont, 1989 (Impr. en Grande-Bretagne). — CXV-1218 p.-16 p. de pl. : couv. ill. (Bouquins, ISSN 0244-5913). — ISBN 2-221-05527-6. — P. 856.

Enfin elle [la Maréchale] lâche son entreteneur. Et vit seule. Frédéric qui attendait ce moment-là a une grande joie. Mais c'est pour prendre en liberté le christ dramatique [l'acteur Delmar]. Frédéric s'en aperçoit et, comme il se considérait comme futur amant, il éprouve une déception comique¹.

Nous avons de fortes raisons de penser que Gustave Flaubert espéra séduire madame Sabatier après le départ d'Alfred Mosselman ; sa correspondance le prouve, même si l'intention se dissimule le plus souvent derrière quelques plaisanteries grivoises, artifice qu'il utilisera, une fois encore, dans les scénarios de *L'Éducation* pour justifier l'échec de Frédéric :

Il ne baise pas la Maréchale parce qu'ils se sont mis tous les deux dès le début sur un ton de familiarité et de blague qui gêne l'expansion sérieuse².

Il n'est pas impossible de voir dans ce texte une transposition de la propre déconvenue de l'écrivain, Delmar figurant Delaborde. Dans le même esprit, la lettre de Maxime Du Camp que nous avons citée fut peut-être à l'origine de la « déception comique » éprouvée par un Frédéric Moreau « jumeau » de Gustave Flaubert.

Loin de ces rivalités probables dont elle était l'involontaire protagoniste, la Présidente menait une vie discrète et préparait le Salon de 1864. Elle allait, cette fois, pouvoir y exposer deux petits portraits à l'huile.

Le 10 janvier 1867, Alfred Mosselman s'éteignit dans l'indifférence générale. Depuis son départ de la rue Frochot, rares étaient les artistes qu'il avait fréquentés, ce qu'il regrettait amèrement, si l'on en croit une lettre qu'il adressa à Théophile Gautier le 5 juin 1864³. Ses affaires, moins prospères que dans les années 1850, l'avaient obligé à réduire son train de vie et il avait même dû démissionner du Jockey Club en 1862 – l'année précédente, ce cercle avait activement participé au naufrage de *Tannhäuser* de Richard Wagner à Paris, ce qui avait soulevé l'indignation de Charles Baudelaire.

Peu après, Apollonie quitta la rue de la Faisanderie pour un appartement plus agréable, 39 rue Pergolèse, dont le loyer annuel s'élevait à 850 francs [2.700 euros], soit 300 de plus que précédemment. Ce changement coûteux dans une période financièrement difficile ne s'explique que par le souci de se rapprocher de son amie Élixa de Lucenay qui habitait au troisième étage du numéro 32. Fille du marquis de Lucenay, Élixa rencontra madame Sabatier pour la première fois vers 1837, à l'Opéra de la rue Le Peletier où elle avait été engagée comme figurante. Elle épousa tardivement le célèbre acteur Prosper Bressant et resta la plus fidèle amie de la Présidente. Involontairement, madame Sabatier devenait aussi la voisine d'Hippolyte Mosselman (1816-1873), le frère d'Alfred qui vivait au 34. Quant à Élie Delaborde, il occupait un appartement 10 bis rue de Boulogne, à quelques centaines de mètres de là. Il semble, si l'on en croit Edmond Richard, qu'elle recommença de recevoir quelques amis dans ce nouvel environnement, sans doute plus favorable :

1. *L'Éducation sentimentale* : les scénarios / Flaubert ; éd. préparée par Tony Williams. — Paris : J. Corti, 1992 (53-Mayenne : Impr. de la Manutention). — 378 p. : fac-sim., couv. ill. — ISBN 2-7143-0453-2. — P. 47-48
2. *Ibid.*, p. 54.
3. Correspondance générale. Tome VIII, 1862-1864 / Théophile Gautier ; éd. par Claudine Lacoste-Veysseyre ; sous la dir. de Pierre Laubriet... — Genève : Droz ; [Paris] : [diff. Champion], 1993 (Impr. en Suisse). — 497 p. ; 22 cm. — (Histoire des idées et critique littéraire ; 321). — Lettre n°3260, p. 312-313.

Les soirées de la rue Pergolèse, encadrées de soucis, sans être désertes, se passèrent dans un cadre intime. On y faisait de la musique. La Présidente chantait. Élie de la Borde [*sic*], qui devint un professeur émérite du Conservatoire, l'accompagnait au piano. Ce pianiste, parent et élève de M. Alkan, continua l'initiation de la Présidente en exécutant chez elle les cycles des œuvres de Chopin et de Beethoven. En matière musicale, comme en peinture et même en littérature, la Présidente, sans avoir pu avoir une instruction première formant la base de son savoir, put remédier à cette lacune en acquérant au contact de ses relations mondaines des connaissances multiples qui en firent une causeuse diserte, fort agréable en raison de la gaieté naturelle de son caractère et capable de suivre un entretien sérieux, les quelques malheurs de sa vie et l'apprentissage de l'homme l'ayant conduite au terme d'une philosophie calme, sensible à la tristesse, mais assez souvent emprunte de scepticisme, parée d'esprit quand il le fallait¹.

Si Élie Delaborde tenait effectivement le piano, les soirées ne devaient pas être aussi modestes que le laissent entendre ces lignes. On s'y amusait sans doute moins que rue Frochot, mais le talent exceptionnel du virtuose contribuait à les rendre attractives. La lecture du programme de ses concerts laisse aujourd'hui pantois et ses contemporains s'en étonnaient également. Il n'hésitait pas, à près de 70 ans, à interpréter au cours du même concert les 24 *Études* et les 24 *Préludes* de Frédéric Chopin, complétés par quelques œuvres de Franz Liszt !

C'est sans doute rue Pergolèse qu'Élie Delaborde se lia d'amitié avec Gustave Ricard et Ernest Reyer. Ainsi, dans une lettre adressée à Ferdinand Hiller et datée du 6 février 1868, le pianiste, qui sollicitait son correspondant pour se produire dans ses concerts, ajoutait en *post-scriptum* : « Je n'ai point voulu importuner mon ami Ricard, ni faire appel à la bienveillance de Madame de Calonne pour leur demander de plaider ma cause – Il me serait facile, Monsieur, de combler cette lacune, si vous l'exigiez –² ». Dans une autre lettre du 20 mars 1868, sa mère adoptive écrivait à une amie : « [L'article] des *Débats* n'est pas encore paru car c'est Jules Janin qui a fait le feuilleton et c'est Ernest Reyer (le compositeur de *La Statue*) qui a écrit la rubrique musicale et parlera d'Élie, qu'il aime beaucoup ». L'amitié et le soutien de Théophile Gautier lui seront également acquis et l'on peut avancer, sans exagération, que madame Sabatier contribua largement à « lancer » le jeune musicien.

Vers cette époque, Élie Delaborde fit son entrée rue de Longchamp chez Théophile Gautier et en devint rapidement l'un des habitués. Le poète, qui l'appréciait, écrivit plusieurs papiers fort élogieux à son égard, en particulier à l'occasion de l'un de ses premiers grands concerts, le 8 mars 1868. Son talent d'interprète se complétait d'un goût pour les facéties qui lui attirait de nombreuses sympathies, à commencer par celle de Judith Gautier (1845-1917). Elle-même avait pris naguère des cours de piano avec Virginie Huet, une très belle Juive dont Ernesta Grisi était fort jalouse et « qui ressemblait à une gitane et avait un terrible accent marseillais » ; elle était venu quelque jour avec sa mère solliciter une bienveillante critique de Théophile pour un concert où elle jouait ses variations sur *Au clair de la lune*³... Sa sœur Honorine Huet, solidement diplômée, était devenue la préceptrice de Judith mais avait quitté la famille lors du déménagement de la rue Richer à la rue de Longchamp⁴. Quant à Théophile, on sait ses nombreuses

1. La Présidente et ses amis / André Billy ... — Paris : Flammarion, 1945. — P. 245-246.

2. Historisches Archiv des Stadt Köln, Sammlung Hiller, 37. Bd., R. Sietz 243.

3. Le Collier des jours : souvenirs de ma vie / Judith Gautier. — Paris : F. Juven, [1907]. — 286 p. — P. 260-261.

4. *Ibid.*, p. 278-282 et Le Collier des jours : le second rang du collier / Judith Gautier. — Paris : F. Juven, [ca 1908]. — P. 1-2, 6-7 et 36-37.

chroniques musicales, bien qu'il n'eût pas de compétence technique ; il fréquentait Ernest Reyer et Giacomo Meyerbeer. Il semble que Gioachino Rossini voulut aussi collaborer avec lui¹. Judith Gautier et sa sœur Estelle se convertirent brutalement à la musique allemande, elles se mettront à fréquenter les concerts de Padeloup au Cirque d'hiver et Judith fera le « pèlerinage » de Bayreuth, rencontrera Liszt et se liera avec son élève Franz Servais². Rappelons enfin que Maxime Du Camp était son parrain. Madame Sabatier, qui représentait Carlotta Grisi absente le jour de leur baptême commun, tint auprès d'Estelle le rôle de marraine. Rue de Longchamp, on recevait le jeudi soir :

Hébert jouait du violon, avec beaucoup de sentiment. Il apportait souvent à Neuilly son instrument. M^{me} Ganneau et son fils, M. et M^{me} Laffitte, Baudry, Puvis, Dumas fils, l'excellent pianiste Delaborde, Olivier de Gourjault, Madarasz, Rodolfo et Toto naturellement, étaient parmi ceux qui venaient le plus souvent. [...] Quelquefois, Delaborde nous improvisait d'effroyables quadrilles, en défigurant les thèmes les plus sacrés des maîtres. Des motifs du *Tannhäuser* y paraissaient déjà.

Le vieil Érard avait été remplacé par un piano neuf, qui était en face du canapé rouge³.

Il n'est pas sans intérêt de mentionner ces fréquentations car Charles-Valentin de son côté goûtait peu cette société. À propos de Théophile Gautier, il écrit à Ferdinand Hiller le vendredi 25 juin 1858 : « Ah ça, tu m'avais donc pris pour un Fiorentino, ou pour un Théophile Gautier ; qui, pour rendre compte d'un morceau disent qu'il est en si bémol, ou à quatre temps⁴ ? » Par ailleurs, on sait son aversion viscérale pour la musique de Richard Wagner.

Il ne nous a pas été possible de déterminer la date exacte et la raison de la rupture de Delaborde et de la Présidente. Signalons toutefois une ultime trace de l'affection qui la lia à Élie : les 27 et 28 février 1890, fut organisé à Drouot une vente du mobilier de madame Sabatier. *Les Bouleaux à Apremont*, œuvre de Fernand Boissard qui n'avait jamais quitté sa chambre, furent vendus, de même que son portrait par Charles Jalabert intitulé *Réverie* et un autre par Meissonier. Le clou de la vente fut naturellement *La Femme au chien*. Or, cette vente nous offre un étrange retour sur une histoire sentimentale : dans un exemplaire du catalogue de la vente, un spectateur avait porté les noms d'acheteurs et des prix ; en page 10, en face des objets numéro 46 et 47 qui sont des tableaux qualifiés « école moderne », on peut lire la mention manuscrite : « 45^f Delaborde⁵ ». Élie rachetait-il l'une de ses propres toiles ou voulait-il conserver un souvenir de sa vieille amie ? Nous ne le saurons probablement jamais.

1. Le Collier des jours : le second rang du collier / Judith Gautier. — Paris : F. Juven, [ca 1908]. — P. 118-124.
2. *Ibid.*, p. 118, 167 et Le Collier des jours : le troisième rang du collier / Judith Gautier. — Paris : F. Juven, cop. 1909. — 272 p. — P. 145 et suivantes, 155 et suivantes.
3. Le Collier des jours : le troisième rang du collier / Judith Gautier. — Paris : F. Juven, cop. 1909. — P. 187 et 191.
4. Historisches Archiv des Stadt Köln, Sammlung Hiller, 27. Bd., R. Sietz 689.
5. Catalogue d'un mobilier artistique : beaux bronzes Louis XVI, bronzes de Barye, sculptures, objets de vitrine, éventails, argenterie, bijoux, belles dentelles, porcelaines et faïences, objets divers, meubles anciens, piano d'Érard, sièges Louis XVI en bois doré, écran en tapisserie de Beauvais, jolies tapisseries, tentures et étoffes brodées, tableaux modernes au nombre desquels quatre œuvres de Meissonier et deux de Ricard, quelques tableaux anciens, dessins et gravures, dont la vente aura lieu par suite du décès de M^{me} S***, hôtel Drouot, salle n°1, les jeudi 27 et vendredi 28 février 1890 à deux heures / par le ministère de M^e Gustave Alexandre, commissaire-priseur, ... assisté de

Pour l'anecdote, on remarquera qu'Apollonie possédait un piano de marque Érard, le facteur de prédilection de Charles-Valentin, tandis qu'Élie marquait une préférence pour ceux de Pleyel.

Bien des années plus tard, en 1901, Élie Delaborde se maria avec Marie Thérèse Fernande Herminie de Courchant des Sablons – comme lui enfant illégitime. Un psychanalyste trouverait sans doute là matière à réflexion, car souvenons-nous que la Présidente était aussi la fille illégitime d'un préfet. Que dire encore des amours de notre héroïne ? Si l'on excepte Prosper Dérivis, première relation de jeunesse, et Alfred Mosselman, liaison durable et fidèle, qui trouvons-nous ? Richard Wallace, dont nous connaissons la filiation cachée. Charles Baudelaire, enfant bien légitime, mais qui perdit très tôt son père et se vit imposer un beau-père, le général Aupick, auquel il n'accorda jamais une once de légitimité, voire de simple sympathie. Enfin, Edmond Richard succéda à Élie Delaborde. Devra-t-on s'étonner d'apprendre qu'il devint orphelin très jeune ? Autour de ces personnages, plane l'ombre d'un père absent.

Le dernier spectacle auquel madame Sabatier assista fut un concert donné le dimanche 10 novembre 1889, dans l'après-midi. Edmond Richard l'y accompagna. Il était donné par la Société des concerts Lamoureux ; on joua *Patrie*, de Georges Bizet, la *Symphonie « Pastorale »* de Ludwig van Beethoven, *Phaéton* de Camille Saint-Saëns, des extraits de *Sigurd* d'Ernest Reyer et de *Lohengrin* de Richard Wagner, avec Rose Caron, enfin, la marche de *Tannhäuser*. Il est significatif de constater que, si la peinture, la sculpture et la littérature contribuèrent à faire passer la Présidente à la postérité, c'est bien la musique qui resta son art favori. Plaisons-nous donc à penser que, tout au long de sa liaison avec Élie Delaborde, et malgré les années qui les séparaient, sa vie quotidienne ne fut qu'harmonie.

*

* *

Au printemps 2003 paraît à Paris aux éditions du CNRS la biographie que Thierry Savatier consacre à son aïeule, qui développe bien des aspects ici esquissés : *Une Femme trop gaie, biographie d'un amour de Baudelaire*.

Nouvelles diverses

- J'ai fait une erreur dans l'adresse de l'association Mel Bonis dans le dernier bulletin : il fallait lire « 78580 » et non « 78850 » LES ALLUETS-LE-ROI.
- Signalons l'enregistrement de l'intégrale des trois symphonies de Louise Farrenc par l'Orchestre de Bretagne dirigé par Stefan Sanderling (Pierre Vérany, PV 700030). On connaissait déjà les symphonies n°1 en *ut* mineur et n°2 en *sol* mineur dirigées par Johannes Goritzki et parues chez CPO. La deuxième n'est pas moins belle. Je serais tenté de répéter les

M. B. Lasquin, expert, ... — Paris : [s. n.], 1890 (Paris : Impr. A. Maulde). — 27 p. — Titre de couv. : « Mobilier artistique dépendant de la succession de madame S*** ».

propos que je tenais en annonçant ce premier disque : la facture de ces symphonies est fort belle, l'orchestration très beethovénienne, les teintes sombres somptueuses, les développements magnifiques. Malheureusement, les thèmes restent peu caractérisés : le génie mélodique ne s'apprend pas... Cette interprétation est vraiment magnifique, vive, nerveuse, subtile, mettant bien en valeur la technique d'écriture du compositeur. Quand je songe à ce qu'était l'orchestre de Rennes dans ma jeunesse, je reste songeur devant les progrès de cette phalange !

- Certains savent que Federico Mompou (1892-1987) est le compositeur fétiche de Laurent Martin. Il avait déjà réalisé un disque d'œuvres choisies de cet auteur espagnol contemporain et il récidive chez Voice of lyrics (VOL IC 212). Il a choisi les *Chants magiques*, *Fêtes lointaines*, *Charmes*, *Scènes d'enfants* et quelques autres pièces isolées. Ce programme recoupe partiellement celui de son précédent enregistrement mais j'ai trouvé la prise de son plus gratifiante et le jeu du pianiste plus subtil. J'ai mis quelque temps, je l'avoue, à être séduit par cette musique ; j'y prends aujourd'hui un vif plaisir et certaines pièces comme le *Misterioso* des *Chants magiques* me semblent même particulièrement fascinantes.
- Les *Symphonies* n°2 et 4 de George Onslow ont été enregistrées par le Radio-Philharmonie Hannover des NDR dirigé par Johannes Goritzki. Ce disque est bien plus réussi qu'un précédent qui a paru, je crois, sous le label BNL. Les deux œuvres se révèlent bien faites, mais manquant tout de même cruellement de génie mélodique et d'art dans le développement. Dans le genre, je préfère de beaucoup les symphonies de Louise Farrenc.
- Certains se souviennent que j'avais, par goût et intérêt personnels, commis une longue recension de l'enregistrement par Marc-André Hamelin des *Études pour piano* que Leopold Godowsky a écrites à partir de celles de Frédéric Chopin. Cette musique m'exaspère et me fascine à la fois, elle me paraît aussi décadente que flamboyante. Marc-André, qui ne fait pas mystère de son attirance sans mélange pour ce compositeur, propose la gigantesque *Sonate en mi* mineur et la *Passacaglia* fondée sur le thème initial de la *Symphonie* dite « inachevée » de Franz Schubert (Hyperion, CDA 67300). Il avait jadis enregistré cette dernière œuvre pour un petit éditeur canadien. La *Sonate*, qui dure plus de 45 minutes sans les quelques reprises proposées par le compositeur, ne saurait laisser indifférent. Dès ses premières mesures on est saisi par un thème magnifique dont on regrettera qu'il ne soit pas fait meilleur usage pas la suite ; je gage qu'un Beethoven ou un Brahms eût retourné cette phrase dans tous les sens, lui eût fait rendre gorge si l'on peut dire. Le deuxième thème, légèrement sautillant, fait pâle figure à côté du geste initial. Les trois mouvements suivants pâissent de l'ombre de l'immense premier mouvement. Quant au final, à la première écoute, il semble bien décousu. Pourtant, comme le souligne Marc-André, c'est le vrai pendant du mouvement initial, s'écoulant dans un grandiose climat funèbre.

J'eus la chance l'été dernier de mettre la main sur le premier volume des œuvres complètes de Leopold Godowsky somptueusement publiées chez Carl Fischer à New York – voilà un modèle de fac-similé dont devraient s'inspirer bien des éditeurs. Une nouvelle surprise m'attendait : on n'imagine pas à l'écoute combien Marc-André parvient à épurer une écriture touffue, chromatique à l'excès et pour tout dire terriblement surchargée ! Comme dans un précédent disque dédié à Max Reger, il sait conférer à ces musiques complexes, épaisses, une clarté insoupçonnée à la lecture et sous les doigts de tant d'autres pianistes.

Inutile de préciser que, comme dans le cas des *Études*, le vieil enregistrement de l'impossible Geoffrey Douglas Madge ne souffre même pas la comparaison !

La *Passacaglia* évoque souvent *Weinen, Klagen, Sorgen, Zagen* de Franz Liszt, en moins fulgurant sans doute. La fugue finale participe de ces contrepoints dépressifs qu'affectionnaient Ferruccio Busoni ou Max Reger à la thématique désespérément chromatique et serpentine.

- Nous sortons sans doute du XIX^e siècle, mais je voudrais dire combien m'a impressionné l'enregistrement des *Douze Caprices* pour violon seul op. 18 de Louis-Gabriel Guillemain (1705-1770) par Gilles Colliard (Emec, E-048). Je connaissais l'œuvre de réputation, je possédais la partition dans le fac-similé publié par Fuzeau – accompagné, comme à l'accoutumée chez cet éditeur, d'une introduction débordant d'erreurs et dépourvu de la moindre table des matières. Mais je n'imaginai pas que cette musique pût receler une telle puissance expressive. Il fallait qu'un violoniste s'élançât pour donner au recueil toute sa dimension. Au jeu des prémonitions, il est évident que techniquement et musicalement, Guillemain annonce très clairement le Paganini des *24 Caprices* op. 1. Là n'est pas l'essentiel : il s'agit d'une musique prodigieuse, violente, dont la virtuosité inouïe exprime bien plus qu'un exploit, plutôt une blessure, une quête éperdue de dépassement. À ce titre elle correspond bien davantage à l'image que nous nous faisons du Romantisme que du siècle de Louis XV. Il y a du Forqueray dans ces caprices : pousser toujours plus loin et avec rage les ressources de l'instrument. Gilles Colliard se donne tout entier dans cette interprétation. Outre qu'il a écrit de substantielles cadences pour chacun des caprices, étendant leur durée de facilement un quart, il prend tous les risques, se lance à corps perdu, frôle parfois audiblement la limite de ses moyens mais ne violente jamais le texte.

Rappelons que Gilles Colliard avait, il y a quelques années, réalisé un disque remarquable en compagnie de Pierre Franck, en enregistrant trois magnifiques *Duos pour 2 violons* op. 27 de Delphin Alard (Pierre Verany, PV799051).

- Je signale que tous les bulletins et leur index sont disponibles pour ceux de nos membres qui désirent compléter leur collection.

Dépôt légal : janvier 2003

ISSN 0995-5216